

Prévost essayiste

Ágnes TÓTH

Dans le présent article, nous viserons à démontrer l'importance de Prévost en tant qu'essayiste et à reconsidérer dans cette perspective l'image que l'on a d'habitude de l'œuvre prévostien. Pour ce faire, il est indispensable d'offrir tout d'abord une définition nuancée du genre de l'essai, allant de pair avec l'évaluation de son rôle au XVIII^e siècle, susceptibles de contribuer à la réappréciation des écrits théoriques de l'abbé Prévost. Ces textes – des critiques, des introductions – jouent un rôle considérable dans l'interprétation des romans de l'auteur, car ils dévoilent ses propres pensées concernant l'art de l'écriture. C'est pourquoi ils méritent, à notre avis, d'être examinés d'un nouveau point de vue. L'étude approfondie des traits stylistiques de ces textes pourrait en même temps aider à mieux comprendre les intentions de Prévost romancier à une période où il essaie de trouver une nouvelle forme de roman¹.

Au cours des dernières décennies, bon nombre de spécialistes ont tenté de définir le genre de l'essai. Étant donné qu'il s'agit d'un genre bien connu mais presque indéfinissable, les critiques cherchent plutôt les traits communs des essais. Ils sont d'accord concernant le rôle fondateur de Montaigne, mais déjà ses essais résistent aux tentatives de définition.

En ce qui concerne les essayistes ultérieurs, l'imprécision ne fait que grandir :

Sous le terme d'essai sont regroupés des écritures et des projets très divers. [...] Beaucoup d'ouvrages sont explicitement intitulés « Essais », mais les caractères de l'écriture par essai définissent également nombre de Discours, Enquêtes, Considérations, Pensées, voir Lettres².

Dans la suite du texte, la liste des diversités des écritures, rangées généralement parmi les essais, continue encore. L'essai peut être structuré et sérieux, tout aussi bien que désordonné et rhapsodique. N'oublions pas la variété de la forme et des modes de publication : de simples feuilles paraissant périodiquement dans un journal, des textes de quelques pages et de gros essais se prolongeant sur plusieurs centaines de pages peuvent être considérés comme relevant de ce genre. Enfin, nous devons également mentionner l'hétérogénéité des contenus. L'ensemble de ces caractéristiques plutôt divergentes amène Pierre Glaudes et Jean-François Louette à considérer le mot « essai » comme « étiquette plus que concept »³. Ce label est collé

¹ Voir à propos de ce sujet les études publiées dans *Les expériences romanesques de Prévost après 1740*, études réunies et présentées par Erik Leborgne et Jean-Paul Sermain, Louvain – Paris, Peeters, 2003.

² BIZIOU, Michael, l'article « Essai », in *Dictionnaire européen des Lumières*, sous la direction de Michel Delon, Paris, PUF, 1997, p. 428.

³ GLAUDES, Pierre – LOUETTE, Jean-François, *L'Essai*, Paris, Hachette, 1999, p. 3.

aux écritures qui ne sont ni poétiques, ni fictionnelles, ni narratives, ni dramatiques, en un mot, aux écritures qui n'entrent dans aucune catégorie de classifications.

Désormais, Michael Biziou nous invite à chercher la théorie relative à l'essai dans les productions des essayistes mêmes :

Que l'essai soit théorisé par les essayistes plutôt que par les critiques est significatif : c'est que l'essai est le lieu d'une intense inventivité. Plus que tout autre genre sans doute, et ce depuis son origine moderne avec Montaigne et F. Bacon qui ont précisément choisi le terme pour sa flexibilité, l'essai ne cesse de prétendre réinventer les règles de son écriture dans une grande liberté formelle⁴.

En général, un style libre et le choix d'une langue compréhensible caractérisent ce genre. Selon Michael Biziou l'« essai s'écrit toujours en langue populaire »⁵. L'essayiste veut séduire les lecteurs en leur promettant qu'il va leur apprendre des choses sans être ennuyeux, pesant, formel, théorique ou objectif. Le lecteur, ainsi séduit, doit lire activement, car l'essai demande une lecture ouverte, intelligente ; le lecteur est ainsi incité à réfléchir et à trouver le lien logique proposé par l'auteur. Cette interaction entre l'auteur de l'essai et son destinataire exige, en fin de compte, « un style qui peut faire penser, par son caractère informel, à celui de la conversation »⁶, du dialogue.

A l'époque des Lumières, l'essai devient un genre dominant, car la diffusion de la pensée a une grande importance pour les auteurs. Le dialogue écrit et oral joue un rôle extraordinaire : « On cherche tout ce qui doit aider à *communiquer* ses idées à des cercles plus larges »⁷. La rhétorique elle-même « ne vise plus le discours oratoire mais forme un sujet capable de pratiquer toutes les formes de l'échange et de la conversation »⁸. Au XVIII^e siècle, nous voyons donc un passage du discours à l'échange, d'une forme réglée à une forme ouverte, d'un partage hiérarchisé et antagoniste à une relation de réciprocité. L'éloquence est désormais considérée soit vaine soit dangereuse, tandis que la conversation conduit chacun à découvrir le vrai : « La première suscite une réception passive, et donc non critique, l'autre transforme l'auditeur en acteur, et l'oblige ainsi à user de sa raison »⁹.

Dans ce déplacement d'intérêt, les périodiques et plus particulièrement les revues ont joué un rôle décisif. Addison et Steele, dans leur célèbre *Spectator*, ont créé « un nouveau mode d'expression et de diffusion de la réflexion »¹⁰. Le *Spectator* est une feuille de journal quotidienne par laquelle l'auteur communique directement avec ses lecteurs, à partir de ce qui s'offre à tout le monde dans l'actualité de l'époque. Les lecteurs ont la possibilité d'y réagir en écrivant des

⁴ BIZIOU, *Op. cit.*, p. 428.

⁵ *Ibid.*, p. 429.

⁶ *Ibid.*, p. 430.

⁷ SERMAIN, Jean-Paul, « Le code du bon goût », in *Histoire de la rhétorique dans l'Europe moderne. 1450-1950*, sous la direction de Marc Fumaroli, Paris, PUF, 1999, p. 920. Souligné dans le texte.

⁸ *Ibid.*, p. 925.

⁹ *Ibid.*, p. 933.

¹⁰ *Ibid.*

lettres, et l'auteur, à son tour, développe ses pensées en lisant ces réactions. Au siècle des Lumières, l'échange d'idées se déroule donc dans les journaux, ainsi que dans les salons, et est toujours suivi du désir de convaincre. Ce mécanisme contribue aussi aux transformations de certains genres des Lumières, comme le roman épistolaire. Son rôle devient cependant fondamental dans l'évolution de l'essai et du dialogue en tant que genres autonomes. Il peut également concourir à la pratique d'insertion de dialogues dans les romans.

Jean Sgard appelle cette période « l'âge des romanciers-journalistes »¹¹, inauguré avec les Modernes en France vers 1680. Ils sont en effet les premiers à proposer de nouveaux moyens de communication et de nouveaux genres littéraires. « Donneau de Visé, Fontenelle, Boursault, Dufresny, Guilleragues sont de ce nombre ; on pourrait en citer d'autres : Le Noble, Courtilz de Sandras, Crosnier, Chavigny »¹² qui sont romanciers et journalistes à la fois et qui se regroupent autour de la revue *Mercure*. La seconde génération des romanciers-journalistes suit l'exemple de Steele et d'Addison et de leur revue *Spectator*. L'écrivain le plus important de cette période est sans doute Marivaux qui, avec le *Spectateur français*, fait école. L'un des membres en sera Prévost lui-même.

Prévost édite le premier numéro du *Pour et Contre* le 15 juin 1733, dont la publication sera régulière jusqu'au soixantième numéro, paru le 11 octobre 1734. Désormais, les travaux seront de temps en temps interrompus et ensuite poursuivis¹³. Finalement, le *Pour et Contre* comptera plus de sept mille pages. La qualité des articles est assez inégale et, dans certains cas, nous savons que l'auteur n'est pas Prévost lui-même¹⁴. La collection des *Œuvres de Prévost*¹⁵ contient la préface du *Pour et Contre* et un choix de critiques, de contes et de nouvelles parus dans cette même revue, ainsi que les avertissements et la correspondance de Prévost. Ces textes hétérogènes sont rassemblés à l'intérieur du tome VII de l'édition moderne¹⁶, puisqu'ils apportent à l'œuvre romanesque un complément indispensable et peuvent donner un aperçu de toute l'œuvre éditoriale de notre auteur : « Prévost y définit non seulement son esthétique et ses principes de traduction, mais sa stratégie à l'égard des pouvoirs et du public »¹⁷. Dans la présente analyse, nous chercherons les traits caractéristiques de ces textes, nous représenterons brièvement les nouvelles de Prévost, ensuite ses avertissements, et enfin ses articles parus dans le *Pour et Contre*.

¹¹ SGARD, Jean, « Prévost romancier et journaliste », in *Vingt études sur Prévost d'Exiles*, Grenoble, ELLUG, 1995, p. 225.

¹² *Ibid.*, p. 226.

¹³ Voir STEVE, Larkin, « Introduction » in PREVOST, Antoine-François, *Le Pour et Contre* (n°s 1-60), édité par Steve Larkin, *SVEC*, n° 309, Oxford, Voltaire Foundation, 1993.

¹⁴ Voir LABRIOLLE-RUTHERFORD, Marie Rose de, « Le *Pour et Contre* et les romans de l'abbé Prévost. 1733-1740 », *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, n° LXII, janvier-mars 1962, p. 28-29.

¹⁵ Voir *Œuvres de Prévost*, t. VII, sous la direction de Jean Sgard, Grenoble, PUG, 1985.

¹⁶ Cette méthode nous fait penser à la définition de l'essai donnée par Pierre Glaudes, citée ci-dessus.

¹⁷ SGARD, Jean, « Introduction », in *Œuvres de Prévost*, t. VII, p. 7.

Prévost s'est tourné simultanément vers le roman et vers le périodique, moyens de grande diffusion dont la nouvelle est le point de contact. Jean Sgard nous rappelle que :

les nouvelles insérées dans les *Mémoires d'un homme de qualité* s'imposent d'emblée par la simplicité et la brutalité du fait rapporté : un désespéré qui s'enferme dans la tombe d'une morte (histoire de Peretti), une anecdote de sorcellerie en Espagne, une mystification funèbre (histoire de Miss Sally), une captation d'héritage (histoire de la princesse R***), une rivalité violente entre deux frères (les cadets d'Erletan), un épisode de déportation (Manon Lescaut)¹⁸.

Ces nouvelles pourraient être des faits divers dont l'origine se retrouve souvent dans les « gazettes », périodiques de boulevard de l'époque.

Les avertissements, les avis, les introductions peuvent être considérés comme les points de contact entre le roman et l'essai. En examinant l'*Avertissement du Manuel Lexique*¹⁹, l'*Introduction à Clarisse Harlove*²⁰ et l'*Introduction à Grandisson*²¹, nous retrouvons les caractéristiques du genre de l'essai : la réflexion libre, la subjectivité, l'argumentation, la persuasion et les images poétiques.

Tout d'abord, l'*Avertissement du Manuel Lexique* invite le lecteur à revivre la genèse du dictionnaire. Il présente les idées de l'auteur et dévoile sa méthode de travail. Pour éviter les contre-arguments possibles, Prévost y fait objection en expliquant la cause des restrictions concernant la lexique et la grammaire de cet ouvrage. Il cherche à être clair et compréhensible, énumère les intentions de l'auteur pour qu'on puisse les suivre sans difficulté.

Par contre, l'*Introduction à Clarisse Harlove* est beaucoup plus subjective, car elle sert de texte préliminaire au roman de Richardson traduit par Prévost lui-même. Il y parle de son travail de traducteur, mais son intention n'est pas de présenter au lecteur sa méthode, ni de se défendre préalablement des accusations probables ; il parle consciemment de sa routine et se vante de sa compétence dans ce domaine de la littérature :

Par le droit suprême de tout écrivain qui cherche à plaire dans sa langue naturelle, j'ai changé ou supprimé ce que je n'ai pas jugé conforme à cette vue. Ma crainte n'est pas qu'on m'accuse d'un excès de rigueur. Depuis vingt ans que la littérature anglaise est connue à Paris, on sait que, pour s'y faire naturaliser, elle a souvent besoin de ces petites réparations²².

Cette introduction s'avère – d'un certain point de vue – un discours rhétorique qui sert à décider le lecteur à lire le roman. Il ne se contente point de louer les qualités du traducteur, mais ajoute que cette histoire est probablement vraie, voire très intéressante :

¹⁸ SGARD, « Prévost romancier et journaliste », p. 229.

¹⁹ *Œuvres de Prévost*, t. VII, p. 368-369.

²⁰ *Ibid.*, p. 370-371.

²¹ *Ibid.*, p. 375-377.

²² *Ibid.*, p. 371.

Quoique je le mette au rang des ouvrages d'imagination, parce que l'éditeur anglais n'exige pas qu'on en prenne une autre idée, plusieurs personnes respectables de la même nation m'assurent que c'est l'histoire d'une famille connue ; et peut-être sera-t-on porté à se le persuader, en apprenant dans le dernier tome par quelle voie tant de lettres ont été rassemblées.

Ce n'est pas dans les cinq ou six premières qu'il faut s'attendre à trouver un intérêt fort vif. Elles ne contiennent proprement que l'exposition du sujet. On ne demande pas qu'un feu brûle, s'il n'est allumé. Mais ensuite la chaleur se fait sentir à chaque page, dans les trois premiers tomes, et croît sans cesse jusqu'au dernier²³.

L'image poétique insérée dans ce discours persuasif prouve que cette introduction a été écrite avec un grand soin littéraire et que ces textes peuvent en effet être appréciés de deux points de vue : d'une part, ils sont théoriques, et d'un autre part, ils se révèlent littéraires.

Après l'adaptation française de *Clarisse*, Prévost traduit un autre roman de Richardson, *Grandisson*. L'introduction écrite à ce roman nous permet de reconnaître un autre élément de l'essai, à savoir la genèse des pensées de l'auteur. Prévost y développe ses idées à partir d'une image poétique de Boccalini, célèbre publiciste italien de la Renaissance :

C'est une assez plaisante imagination du Boccalini, de prétendre que, dans un bloc de bois ou de pierre, il y a toujours une belle statue renfermée. La difficulté n'est, dit-il, que de l'en tirer ; et tout l'art consiste à lever assez habilement l'enveloppe informe qui la couvre, pour ne lui rien ôter de sa perfection naturelle. Mais si cette idée n'est qu'un badinage en sculpture, elle peut être appliquée plus sérieusement à certains ouvrages d'esprit qui, sous une rude écorce, c'est-à-dire avec de grands défauts dans la forme, ne laissent pas de renfermer des beautés supérieures. Les exemples n'en sont pas rares chez nos voisins, et je n'ai pas attendu les approches de la guerre pour l'observer. Une main habile peut lever cette écorce, c'est-à-dire établir l'ordre, retrancher les superfluités, corriger les traits, et ne laisser voir enfin que ce qui mérite effectivement de l'admiration. [...]

Ce recueil de lettres historiques n'aurait pas dû paraître en français sans une réformation de cette nature. Quelques censeurs éclairés la jugeaient même impossible, et n'en estimant pas moins le fond de l'ouvrage, ils regrettaient une infinité d'excellentes choses, qu'ils croyaient absolument perdues pour nous ; mais l'entreprise ne m'a paru que difficile, et j'ai eu le courage de la tenter²⁴.

Il répond par avance et très clairement aux questions que les lecteurs pourraient lui poser :

Si l'on me demande pourquoi j'ai pris tant de peine à réformer l'ouvrage d'autrui, lorsqu'avec moins de fatigue j'en aurais pu donner un nouveau dans le même genre, je suis satisfait à cette question par deux réponses. La première est qu'il m'en a paru digne, et qu'y retrouvant le génie de l'auteur, avec la plupart des autres qualités qui lui ont fait une réputation distinguée, je n'ai pas cru mon temps mal employé à faire pour son *Grandisson*, ce que j'ai fait assez heureusement pour sa *Clarisse*.

²³ *Ibid.*, p. 370.

²⁴ *Ibid.*, p. 376.

Ma seconde réponse passera, si l'on veut, pour un caprice d'artiste, qui veut faire des essais dans un genre qu'il a longtemps exercé²⁵.

Prévost y parle en effet des essais qu'il a voulu faire. Dans ce même paragraphe, on retrouve d'autres expressions relevant du champ sémantique de l'essai, telles que « tenter » et « expérience ». Nous savons que depuis un certain temps, Prévost est séduit par l'expérience de la création : il s'essaie du journalisme, il écrit des essais, il renouvelle sa technique narrative dans ses romans écrits après 1740, et enfin il change tellement le *Grandisson* de Richardson que ce roman peut être finalement considéré comme sa propre œuvre. De plus, l'usage du mot « essai » nous est d'autant plus intéressant que c'est aussi l'appellation générique de cette écriture. Il s'avère que l'origine de ce genre est la pensée expérimentale, par opposition à l'esprit du système.

Quant au *Pour et Contre*, sa couverture et son préambule, ainsi que les critiques parues dans cette revue, démontrent bien les qualités non seulement de journaliste mais aussi d'essayiste de l'abbé Prévost.

Sur la couverture, la revue est définie comme un « ouvrage périodique d'un goût nouveau »²⁶ : « On s'explique librement sur tout ce qui peut intéresser la curiosité du Public, en matière de Sciences, d'Arts, de Livres, d'Auteurs, et sans prendre aucun parti, et sans offenser personne »²⁷. La liberté du style, l'interdisciplinarité, la critique et l'impartialité seront donc les caractéristiques les plus importantes des écritures du *Pour et Contre* – d'après l'intention de l'auteur. Il y ajoute tout de suite, pour accentuer la qualité littéraire de ces textes, que l'auteur n'est autre qu'un écrivain connu et apprécié : « Par l'Auteur des Mémoires d'un homme de Qualité »²⁸.

Dans le préambule, Prévost précise ces caractéristiques tout en essayant de convaincre le lecteur d'acheter et de lire sa revue. Dans cette écriture brève, il se sert d'éléments persuasifs de la rhétorique. Tout au début, il essaie de capter la bienveillance du lecteur en exagérant sa tâche et son embarras : « Ce n'est pas un petit embarras pour un écrivain que de prévenir le public en sa faveur, et de donner un tour assez insinuant à ses promesses pour faire souhaiter qu'il les remplisse »²⁹. Il invoque un public cultivé (n'oublions pas que l'éloge du lecteur est un autre élément capable de capter la bienveillance) qui connaît les stratagèmes que les auteurs contemporains utilisent en écrivant des préambules. Lui, s'en détache et promet d'être honnête et simple :

Ceux qui ont quelque connaissance de l'histoire littéraire de Paris, de Londres et de quelques villes de Hollande, où les sciences sont en honneur, n'ignorent pas que tout ce qu'on appelle aujourd'hui Projets d'ouvrages, Préfaces, Avertissements, Introductions, sont autant de stratagèmes que les auteurs emploient à l'envi pour se

²⁵ *Ibid.*, p. 377.

²⁶ PREVOST, *Le Pour et Contre*, *SVEC*, p. 49.

²⁷ *Ibid.*

²⁸ *Ibid.*

²⁹ PREVOST, *Le Pour et Contre*, in *Œuvres de Prévost*, t. VII, p. 326.

supplanter les uns les autres, et pour surprendre l'estime du public. Combien d'exemples en pourrais-je apporter, sans avoir besoin d'autres preuves que le tour même de ces sortes de pièces, si la bienséance ne me défendait pas de commencer ici par un trait de satire ? Mais je n'ai point de vue maligne dans cette réflexion, et mon seul dessein est de faire apercevoir à mes lecteurs que je ne prends point une voie si détournée pour gagner leurs suffrages.

Je me flatte que le seul titre de cette *Feuille périodique*, et la simple exposition de ce qui doit en faire la matière, suffira pour lui servir de recommandation [...] ³⁰.

Il initie de nouveau ses lecteurs à la genèse de l'idée du *Pour et Contre* :

Instruit par l'infortune du N. j'en ai tiré deux fruits qui me font espérer quelque succès pour mon entreprise, et dont l'explication fera connaître au public ce qu'il doit attendre de moi ³¹.

Il met l'accent sur son impartialité :

J'intitule cet ouvrage LE POUR ET CONTRE, c'est-à-dire que voulant éviter tout ce qui peut sentir la faveur, la haine, le mépris, l'ironie même, en un mot, toute ombre de partialité et de passion [...] Cette manière de traiter mes sujets comme autant de problèmes dont j'abandonne toujours la décision au lecteur, me paraît si propre à satisfaire tout le monde, que j'ose me promettre de ne déplaire à personne [...] Je déclare qu'on ne me verra jamais prendre ici les armes, ni pour attaquer, ni pour me défendre [...] ³².

En lisant ses articles parus dans cette revue, nous voyons que Prévost a toujours un avis propre, mais n'est point autoritaire. Dans les *Réflexions sur les romans* ³³, il continue son raisonnement commencé dans une autre feuille, la *Réponse à un article du Mercure* ³⁴. Il y répond à une lettre écrite et publiée par une de ses lectrices, alors que dans la *Rareté des bons livres* ³⁵ il réagit à un article de Desfontaines. Ces écritures paraissent donc être des échanges au fil des communications. En écrivant, l'écrivain dialogue en même temps avec un destinataire concret et les lecteurs.

Les livres excellents, dit-il, sont rares dans notre siècle. Y pense-t-il ? En quel siècle n'ont-ils pas été rares ? A peine l'antiquité grecque et latine en a-t-elle produit une vingtaine ; et depuis le rétablissement des lettres en France, en trouverions-nous seulement autant ? Combien en a produit le siècle précédent ? Comptons, et nous trouverons que ce siècle si vanté n'en a peut-être tant produit que le nôtre, qui n'est pas encore au milieu de sa révolution ³⁶.

Dans cet article intitulé *Rareté des bons livres*, Prévost défend les romans. Dans les *Réflexions sur les romans*, il parle au contraire du déclin de ce genre, ainsi que du succès des genres mineurs. Pourtant, il ne cite pas d'exemples et n'exprime ni son

³⁰ Ibid.

³¹ Ibid.

³² Ibid., p. 327.

³³ Ibid., p. 475.

³⁴ Ibid., p. 503.

³⁵ Ibid., p. 508.

³⁶ Ibid.

contentement ni son désaccord concernant ces changements. Il s'est bien adapté au nouveau rôle d'auteur que l'époque des Lumières impose aux intellectuels. Il présente dans sa revue et dans ses paratextes la genèse de ses idées, essaie de communiquer des connaissances qui n'ont pas leur place dans les ouvrages fictifs, accepte le débat avec les critiques et avec ses lecteurs, mais ne veut pas qu'on le lise comme une autorité. D'après lui, « l'auteur est médiateur de la pensée, amasseur de connaissance plutôt que créateur » – ainsi que l'écrit Fujiwara³⁷. C'est notamment cet esprit d'ouverture qui l'a rendu capable de fonder une revue dans le « goût nouveau ».

Dans ces écritures brèves que nous avons analysées pour y retrouver certaines caractéristiques du genre de l'essai, l'attitude de Prévost à l'égard du lecteur ne diffère d'ailleurs pas profondément de celle du narrateur de *l'Histoire d'une Grecque moderne*, qui fait appel à la participation du lecteur :

C'est ici que j'abandonne absolument le jugement de mes peines au lecteur, et que je le rends maître de l'opinion qu'il doit prendre de tout ce qui lui a pu paraître obscur et incertain dans le caractère et la conduite de Théophrète³⁸.

³⁷ FUJIWARA, Mami, « Les figures de l'auteur chez Prévost », in *L'abbé Prévost au tournant du siècle*, présenté par Richard A. Francis et Jean Mainil, *SVEC*, n° 11, Oxford, Voltaire Foundation, 2000, p. 98.

³⁸ PREVOST, Antoine-François, *Histoire d'une Grecque moderne*, texte établi par Alan J. Singerman, Paris, GF-Flammarion, 1990, p. 283.